

## Poésie et mélancolie

Claude Beausoleil

Numéro 66, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Beausoleil, C. (1997). Poésie et mélancolie. *Nuit blanche*, (66), 12–14.

# Poésie et mélancolie

Par  
**Claude Beausoleil**

Il y a en ce moment dans la poésie française une sorte de retour du lyrisme. Après les expérimentations formalistes des années 60-70, ne resta que P.O.L. à poursuivre une démarche résolument tournée vers la technique du verbe, ou une poésie langagière minimaliste comme on en publiait au Québec dans les pages de *La nouvelle barre du jour*. Depuis quelques années Gallimard publie des voix ouvertes au chant, à la poésie comme déploiement de l'être. Poésie souvent existentielle, ne niant pas complètement les influences de la prosodie classique.



## Jean-Pierre Chambon

L'un des poètes qui ont repris la route à « la recherche de la source », Jean-Pierre Chambon, vient de publier *Le roi errant*<sup>1</sup>. Les poèmes réunis dans ce recueil parlent largement d'émotion et d'histoire, de mémoire et de passion. Ils s'aventurent dans une vaste étendue où les mots sont les miroirs sonores à travers lesquels « [t]out l'espace est mouillé de lumière / le lieu excède sa lisière ». Débordante, tumultueuse, narrative, cette poésie a du souffle et propose des « chevauchées aux confins ». En

ce « pays d'ailleurs » la parole erre avec ce « roi » qui se lamente sur la guerre, les horreurs du sang, les images révoltantes de la trahison et du sol. Il y a des accents romantiques dans ce recueil, le plus emporté peut-être de Jean-Pierre Chambon dont la poésie, depuis *Le territoire de l'aveugle* (1993), tente une exploration exigeante de voies qui entremêlent l'épique et l'émotion intime : « Autour de moi le fleuve semble brûlant, / sur lequel la lune tamise une poudre de safran. / La chanson des bateliers clame l'ardeur de mon cœur. / Ne soyons pas tristes, si courts sont les jours / que le mystère nous octroie ».

## André Velter

Homme de radio – il a animé pendant de nombreuses années sur France-Culture l'émission « Poésie sur parole » consacrée à la création poétique et à la diffusion des poésies du monde – André Velter a fait paraître *Étapes brûlées* en 1996 (Castor Astral / Écrits des Forges), un ouvrage qui réunit des textes antérieurs épuisés ou publiés hors commerce.

*Le Haut-Pays*<sup>2</sup> d'André Velter est un recueil qui lui aussi a des ambitions lyriques particulières. Ici cependant, le vers est ramassé, créant une impression de chant aux « sentiers » plus « secrets ».

L'Orient, la pensée, le voyage sont au centre de ce beau livre qui prend les mots comme des prières, des élans pour aller plus loin. Une obsession de nomadisme habite le recueil. C'est l'intériorité que la poésie d'André Velter explore. Celle de la pensée, de la philosophie orientale, du sens éphémère des choses et des passions. L'Asie guette les rêves du voyageur errant, humain, philosophe, en des contrées de vertige et d'apaisement. « Personne et cependant l'immensité de l'être / L'infini lègue aux choses un vêtement d'éther // Chemin de l'un vers l'unité / Le présent se donne à l'instant. »

## Philippe Delaveau

Je me souviens de la parution d'*Eucharis* en 1989. Philippe Delaveau avait reçu le Prix Apollinaire avec ce recueil qui ne semblait pas dans l'air du temps, ou peut-être l'était-il. Il y parlait de Jésus, de religion, de sainteté et d'élévation de l'âme. Ce qui réussissait à emporter l'adhésion, c'était la mélancolie extrême qui se dégageait de ces strophes régulières, déployant leurs prosodies en des zones oubliées de la modernité telle que l'avaient pratiquée les poètes de la génération précédente. *Le veilleur amoureux* (1992) reprenait ce discours, y ajoutant l'expérience du corps, du désir et de la délicatesse de tourments. Dans *Labeur du temps*<sup>3</sup>, Philippe Delaveau poursuit sa démarche. Que dire de cette poésie qui pose à l'ancienne et pourtant nous rejoint ? Que dire de ces larges vers mimant eux aussi le romantisme, davantage tournés vers Lamartine que vers Hugo ou Vigny ? Autant de questions à propos de ce recueil. Le poète regarde ici la matière, il flirte avec des aspects du réel jusque-là délaissés. Il écrit : « J'ai franchi la porte-fenêtre. / La chambre communique avec d'autres déserts ». Et la magie verbale opère. Contemplative, cette poésie s'inscrit maintenant dans des facettes du réel. Le temps est peut-être la cause de ces incursions dans les lieux qui servent d'accès au « dehors ». Le travail du texte est « clément toujours et prodigue toujours ». L'invisible rejoint le visible. La poésie circule, libre, enserrée en même temps, dans les illusions d'un classicisme qui n'en finit pas de se retourner et de laisser des empreintes vivaces. Certains poèmes sont des moments précieux : « Seuls et fuyant. Nuages. Splendeurs heureuses. / Et leurs tristesses mêmes sont ornées de portiques ».

Avec *Labeur du temps*, Philippe Delaveau démontre que la poésie est une passion hors mode, une sorte de promenade dans les « libations » du langage et demande « [q]ue peut seul / L'homme dans le délabrement ».

« Le triste et délicieux Verlaine s'en est allé au pays de la grande paix éternelle, et voilà que déjà se crée sur sa tombe fraîche toute une légende.

« Il serait le solitaire, dédaigneux de la foule, qui aurait vécu dans le rêve hautain de son œuvre, sans abandon ni compromission d'aucune sorte. Il aurait repoussé les présents des hommes, le vil argent qui brise les volontés, les récompenses qui établissent des hiérarchies injustes et menteuses. Il n'aurait jamais ambitionné que sa propre estime, la joie d'enfanter au désert des livres de conscience et d'absolu, qui le satisferaient dans son impeccable souci d'art. »

« Le solitaire », Émile Zola, *Tombeau de Verlaine*, Le Promeneur, p. 71.

« Parce qu'un poète, c'est toujours un pays qui marche, boîtes parfois, cassé cagneux, tanguant, tout ce qu'on voudra, mais debout, en avant, dressé comme une forêt, même si c'est son ombre toujours sur la terre qu'on voit, ou son reflet. L'illusion est complète pour qui croit le comprendre. Lui-même n'y comprend rien. Se laisse porter *deçà, delà, / pareil à la / feuille morte. Va, vit, vibre, hirsute, ivre de jouir. Fait la nique à son image ou s'y noie. Insatisfait toujours, quoi qu'il arrive, traînant dans sa langue un pays d'exil, un paradis d'échos.*

« Et tout le reste est littérature. »

*Verlaine d'ardoise et de pluie*, Guy Goffette, Gallimard, p. 28-29.

« UNE RÉVOLUTION SAINÉ

« Si vous faites une révolution, faites-la pour vous amuser, ne la faites pas avec un horrible sérieux ne la faites pas avec une gravité mortelle faites-la pour vous amuser. « Ne la faites pas parce que vous haïssez les gens faites-la seulement pour leur cracher dans l'œil. « Ne la faites pas pour de l'argent faites-la, et damné soit l'argent. »

*Poèmes*, D.H. Lawrence, Gallimard, p. 199.

« Îles !

nous relirons les pages oubliées que vous fîtes écrire en lettres d'océan par des sages à barbes et nous les apprendrons aux jeunes voyageurs lorsque les mers échues dicteront nos naufrages. »

*Rag-time*, Louis Calaferte, Gallimard, p. 85.

## Shakespeare ou non

Un inédit de Shakespeare n'est pas une mince affaire. La poésie peut encore susciter des combats où s'affrontent érudits passionnés et journalistes en mal de sensation. Eh oui, cela est possible s'il s'agit de Shakespeare et qu'on retrouve une *Élégie funèbre*<sup>4</sup> signée WS. La renommée de l'auteur justifie seule ces détours polémiques, ces explications sans fin. Donald W. Foster dans la longue introduction qu'il consacre à l'édition bilingue de la désormais célèbre *Élégie* donne un exemple de méticulosité et d'érudition. En fait, comme il s'agit avant tout pour lui, dans cette approche, de prouver que le poème est véritablement de Shakespeare, l'intérêt poétique de l'œuvre est plutôt négligé. J'ai lu avec plaisir cette préface tenant presque du *suspense* policier. On dit que « c'est après douze ans d'une patiente et savante enquête » qu'il a réussi à faire authentifier l'auteur de l'*Élégie*. Des rapprochements avec les *Sonnets*, avec le théâtre, des indices tirés de la biographie, rien n'a été épargné pour prouver que ce texte de 1612, dont « il subsiste deux exemplaires, tous deux à Oxford, un à la bibliothèque bodléienne et un à la bibliothèque de Balliol College », est bel et bien de la plume de l'auteur d'*Hamlet*. Et la poésie ?

## L'année Verlaine

Hommage au poète en 1995. Né à Metz en 1844, Paul Verlaine aura marqué la poésie française en douceur et en profondeur. Il savait chanter à travers les mots mouillés comme la pluie de ces terres de Lorraine qui l'ont vu naître. Verlaine le tourmenté. Verlaine le découvreur. Verlaine le flâneur. Ces images ont donné lieu à plusieurs travaux venant rappeler l'importance et surtout la beauté de ses poèmes. Jacques Drillon a réuni dans un beau petit livre, *Tombeau de Verlaine*<sup>5</sup>, des articles de journaux parus au lendemain de sa mort. On y lit des témoignages, des descriptions de la mort comme de l'œuvre. Le genre, mélancolique à souhait, est relevé ici et là d'une touche d'humour. Les amis ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Ainsi on s'amuse en découvrant tous les efforts de François Coppée pour être le plus près de Verlaine, tous les détours de Paul Léautaud, de Gustave Le Rouge et de Robert de Montesquiou se rappelant le « Pauvre Lélian ». Jacques Drillon reproduit même le texte du « faire-part » des funérailles : « Vous êtes tous prié (*sic*) d'assister aux convoi, service et enterrement de Monsieur PAUL VERLAINE Poète décédé le 8 janvier 1896, muni des

## Louis Calaferte

Plusieurs livres de Louis Calaferte, mort en 1994, sont présentement réédités, parmi lesquels *Rag-time*<sup>8</sup> qui paraît en poche. Ce poète né en Italie a écrit des romans et pour le théâtre. Les poèmes de *Rag-time* sont du côté de Jules Laforgues et de ses complaintes à la lune. On y entend une musique, quelque chose de populaire, de sensible au réel. *Londoniennes* est une suite de poèmes dans lesquels le temps passe entre les petits riens, et les jolies femmes. Il écrit : « laissez-moi dans le temps prendre des raccourcis / J'ai rendez-vous avec Nancy ». Louis Calaferte est un auteur qui parfois fait penser à une sorte de dilettante, ingénu, un bon vivant. Sa poésie se rapproche de la chanson, de la comptine aussi parfois. Il écrit sans prétention aucune. « Quand je serai parti que d'autres à ma place / passeront par ici / qu'ils aient en souriant pour ma vieille carcasse / une pensée merci. » C'est fait monsieur Calaferte et vos poèmes continueront à faire entendre leurs petites musiques et leurs enthousiasmes.

La poésie a en elle un pouvoir de révélation, aussi un pouvoir d'enchantement. On lit des poèmes pour accompagner une mélancolie, une façon d'être, dans le temps. On lit des poèmes pour garder bien en tête un air parfois grave, parfois léger. Face au temps qui passe, les mots glissent de page en page, ordonnent une version sensible de l'univers, rappelant comme l'écrit Louis Calaferte que « [l]e jour se fracassait aux fentes de volets ». **NB**

1. *Le roi errant*, par Jean-Pierre Chambon, « Blanche », Gallimard, Paris, 1995, 120 p. ; 24,95 \$.

2. *Le Haut-Pays*, par André Velter, « Blanche », Gallimard, Paris, 1995, 146 p. ; 24,95 \$.

3. *Labeur du temps*, par Philippe Delaveau, « Blanche », Gallimard, Paris, 1995, 178 p. ; 29,95 \$.

4. *Élégie funèbre*, par William Shakespeare, édition de Donald W. Foster, traduit de l'anglais par Lucien Carrive, « Nouveau cabinet cosmopolite », Stock, Paris, 1996, 133 p. ; 29,95 \$.

5. *Tombeau de Verlaine*, textes réunis par Jacques Drillon, « Le cabinet des lettrés », Le Promeneur, Paris, 1996, 108 p. ; 17,95 \$.

6. *Verlaine d'ardoise et de pluie*, par Guy Goffette, « L'un et l'autre », Gallimard, Paris, 1996, 165 p. ; 27,50 \$.

7. *Poèmes*, par D. H. Lawrence, choisis et traduits par Lorand Gaspar et Sarah Clair, édition bilingue, « Poésie », Gallimard, Paris, 1996, 266 p. ; 17,95 \$.

8. *Rag-time/Londoniennes/Poèmes ébouillants*, par Louis Calaferte, « Poésie », Gallimard, Paris, 1996, 233 p. ; 12,95 \$.



sacrements de l'Église, en son domicile, rue Descartes, no 39, à l'âge de cinquante et un ans ».

Le 8 janvier 1996, meurt François Mitterrand dont on dit qu'il aimait la poésie de Verlaine... Ce *Verlaine d'ardoise et de pluie*<sup>6</sup>, que le poète Guy Goffette nous rend encore plus proche dans son bel essai fiction. Un texte tout imprégné de l'atmosphère verlainienne, des Ardennes, du Nord, de la frontière entre le rêve, les eaux et la réalité. Il y a dans Verlaine toute une part de flottement, la route devenant le songe, la vie, la musique intérieure de blessures sans retour. Guy Goffette a écrit ici une œuvre d'osmose sensible avec celui qui voyait la poésie comme « de la musique avant toute chose ». « De plus en plus solitaire à mesure que les années passent, de plus en plus gauche et timide et laid, Verlaine s'enfonce dans la mélancolie, recherchant les lieux écartés, les sous-bois propices à la rêverie et les demi-teintes des jours de brume et de pluie fine... » Et la magie de Verlaine renaît. Elle erre encore entre les pages de ce beau livre que lui consacre Guy Goffette, poète lui-même, auteur de *La vie promise* (Gallimard, 1991).

## D. H. Lawrence

La mélancolie n'est pas la seule voie de la poésie. Des auteurs habités d'autres nécessités font du poème un lieu d'énergie. D. H. Lawrence est de ceux-là. La

sensualité et la vie sont le centre de cette poésie qui déborde de vitalité. À travers des thèmes issus de la nature, des animaux, et de la vie en ce qu'elle a de plus organique, il en arrive à faire partager un engouement pour tout ce qui vibre et se mesure à l'instinct. Il écrit dans *Poèmes*<sup>7</sup> (choix traduit et présenté par Lorand Gaspar et Sarah Clair) : « Toute la création animée sur tes épaules, / Va, petit Titan, sous ta cuirasse de combattant ».

Jouissance, érotisme, mort et forces obscures sont des thèmes dont D.H. Lawrence traite avec vigueur. On reconnaît des éléments de Walt Whitman, avec des élans plus prosaïques. Aussi l'affirmation d'un souffle qui avoue que « [l]a puissance de la sève montante, dorée, créatrice, pourrait ravir la terre et la propulser parmi les étoiles dans l'invisible ». Cette poésie qui parle de chair et de fruits, de désir et d'incarnation n'est jamais timorée et surtout pas économe de ses intuitions. Elle déferle sous des « [a]mandiers mouillés sous la pluie, / Comme du fer sailli farouchement de la terre ». On y circule comme dans une forêt exubérante dans laquelle l'homme est le symbole disant que la suite est possible. Il y a de la générosité et du cœur dans ce poète qui écrit : « J'aimerais que ce soit printemps dans le monde ».